

Manuela Albertone, *National Identity and the  
Agrarian Republic: The Transatlantic Commerce of Ideas  
between America and France (1750-1830)*

Farnham, Burlington, Ashgate, 2014

Manuel Covo

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/13483>

DOI : 10.4000/ahrf.13483

ISSN : 1952-403X

**Éditeur :**

Armand Colin, Société des études robespierristes

**Édition imprimée**

Date de publication : 15 février 2015

Pagination : 253-256

ISBN : 978-2-200-92958-9

ISSN : 0003-4436

**Référence électronique**

Manuel Covo, « Manuela Albertone, *National Identity and the Agrarian Republic: The Transatlantic Commerce of Ideas between America and France (1750-1830)* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 379 | janvier-mars 2015, mis en ligne le 15 février 2015, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/13483> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.13483>

---

Ce document a été généré automatiquement le 1 juillet 2021.

Tous droits réservés

---

# Manuela Albertone, *National Identity and the Agrarian Republic: The Transatlantic Commerce of Ideas between America and France (1750-1830)*

Farnham, Burlington, Ashgate, 2014

Manuel Covo

---

## RÉFÉRENCE

Manuela Albertone, *National Identity and the Agrarian Republic: The Transatlantic Commerce of Ideas between America and France (1750-1830)*, Farnham, Burlington, Ashgate, 2014, 342 p., ISBN 978-1-4724-2138-8, 75 €.

- 1 Manuela Albertone, spécialiste de l'histoire de la pensée économique pendant la Révolution française, a emprunté, il y a quelques années déjà, un « tournant atlantique ». Avec Antonino de Francesco, elle a codirigé en 2009 un livre destiné à « repenser » le monde atlantique par l'étude des connexions entre Europe et Amérique à l'ère des « révolutions démocratiques ». L'ouvrage était alors destiné à réintroduire l'Europe dans une histoire atlantique anglophone tournée vers l'Amérique, la Caraïbe et l'Afrique, et s'inscrivait dans la filiation explicite de l'œuvre séminale de Robert Palmer et de Jacques Godechot (Manuela Albertone et Antonino De Francesco (dir.), *Rethinking the Atlantic World: Europe and America in the Age of Democratic Revolutions*, Basingstoke, New York, Palgrave Macmillan, 2009).
- 2 Fidèle à cette orientation, le présent ouvrage met en lumière la circulation des idées entre la France et les États-Unis pendant une longue séquence révolutionnaire (1750-1830). Alors que le sujet a le plus souvent été étudié sous un angle strictement

politique, Albertone souligne le rôle de l'économie politique dans ces échanges intellectuels. La physiocratie française est en particulier présentée comme un élément fondamental dans la formation d'une « identité nationale » états-unienne reposant sur le « républicanisme agraire ». L'auteure refuse toutefois de penser en termes d'« influence » pour mettre l'accent sur la « réception » de ces idées et sur la « lecture » proprement américaine de la physiocratie. Albertone n'ignore pas davantage les phénomènes d'aller-retour et les voies détournées de ces circulations, même si elle se place principalement du côté américain. À cette fin, l'auteure a examiné en détail des ouvrages théoriques classiques, mais aussi des journaux spécialisés ou partisans, des manuels d'économie politique, des sermons et une grande variété de sources épistolaires.

- 3 L'ouvrage est globalement organisé en deux parties. Dans la première, chaque chapitre est consacré à l'étude d'une ou de deux figures de l'histoire de la jeune République américaine en rapport avec l'« idéologie agraire » et la physiocratie française. Certains individus étudiés sont très connus et attendus – Saint-Jean de Crèvecoeur, Thomas Jefferson, Benjamin Franklin ; d'autres le sont nettement moins – le pasteur Samuel Williams, le pamphlétaire George Logan et le « philosophe » John Taylor. Les trois derniers chapitres suivent une démarche plus transversale. Albertone analyse ainsi le rôle des sociétés d'agriculture et des manuels d'économie politique dans la diffusion des idées physiocratiques. Puis, l'auteure complexifie le face-à-face franco-américain en introduisant un troisième terme britannique et en montrant comment les idées et les hommes circulaient non seulement de part et d'autre de l'Atlantique mais aussi de part et d'autre de la Manche. Enfin, Albertone met en lumière les prolongements de la pensée post-physiocratique au XIX<sup>e</sup> siècle en s'intéressant à la correspondance qui lia Dupont de Nemours à Jefferson au crépuscule de leur carrière.
- 4 Dans son ouvrage, Albertone démontre avec force la centralité de la physiocratie dans la conception « agrarienne » de la nation étatsunienne. L'auteure bouscule ainsi une historiographie anglophone qui s'est focalisée sur l'Atlantique britannique (*British Atlantic*) et qui, pour comprendre les origines idéologiques de la Révolution américaine, s'est essentiellement intéressée au républicanisme anglais du XVII<sup>e</sup> siècle et aux Lumières écossaises du XVIII<sup>e</sup> siècle. Albertone prouve en outre que, dans le panthéon du libéralisme économique, les écrits d'Adam Smith cohabitèrent avec la physiocratie sans s'y substituer. Le primat accordé à la terre, considérée comme la seule source de richesse, inspira de nombreux auteurs américains pendant toute la période considérée. Albertone ne manque toutefois pas de nuancer son propos en montrant par exemple que le modèle agraire de Jefferson préférait la petite propriété à la grande propriété physiocratique et rejetait le principe d'une taxe foncière. De la même façon, Franklin, qui collabora aux *Ephémérides des citoyens*, était moins influencé par les physiocrates qu'il ne cherchait dans leurs écrits une confirmation de sa propre pensée économique. Aux yeux d'Albertone, seul George Logan mérite la qualification de « physiocrate américain » : descendant d'une grande famille quaker de Pennsylvanie et petit-fils d'un célèbre savant, passionné d'agriculture et d'agronomie, Logan adopta sans réserve la rhétorique physiocratique pour dénoncer le projet industrialiste et financier prôné par Alexander Hamilton. L'auteure montre aussi que la réception américaine de la pensée physiocratique évolua et se transforma pendant la période, notamment par le truchement des Idéologues et de Jean-Baptiste Say.

- 5 Le deuxième grand apport de l'ouvrage est de mettre en évidence la variété des usages du discours physiocratique dans le contexte américain. Si la physiocratie alimentait les écrits théoriques d'un John Taylor, « philosophe de la démocratie jeffersonienne », elle était aussi un instrument de la lutte politique qui opposa Fédéralistes et Républicains-Démocrates dans les années 1790. Pour les journalistes jeffersoniens de la période, il s'agissait alors moins d'interroger la pertinence de telle ou telle idée que de faire du verbe physiocratique une arme rhétorique. Tous ces auteurs partageaient aussi de grandes ambitions pédagogiques – d'où leur intérêt pour les sociétés d'agriculture et les manuels. La diffusion du savoir économique était destinée à servir le projet politique d'une démocratie agraire par laquelle le fermier assurerait son indépendance économique et politique.
- 6 Enfin, l'ouvrage souligne la complexité des circuits intellectuels empruntés par l'économie politique. Récusant un modèle bilatéral franco-américain, Albertone montre que la physiocratie, avant de parvenir aux États-Unis, passait aussi par Londres et la pensée radicale britannique : Thomas Paine, Richard Price, Joseph Priestley étaient des courroies de transmission dans le cadre d'un dialogue multidirectionnel. À ce titre, Franklin, qui séjourna longuement des deux côtés de la Manche, constitua un point de rencontre majeur, de même que Jefferson, quelques années plus tard.
- 7 Les modalités de la circulation des idées et les réseaux de sociabilité sous-jacents sont ainsi évoqués. On peut cependant s'étonner qu'Albertone ne discute pas les outils théoriques dont se sont servis les historiens pour appréhender l'histoire des contacts intellectuels. Cet ouvrage s'inscrit à la fois dans une histoire des transferts culturels et dans une histoire connectée, mais il ne prend pas de position claire sur les mérites respectifs et les manques de ces instruments analytiques.
- 8 On s'interroge surtout sur l'équation souvent faite entre physiocratie et économie politique française. Albertone tient en effet peu compte du pluralisme intellectuel caractéristique de la période. Associer Montesquieu à l'univers britannique occulte le discours porté par les Chambres de commerce du royaume de France, qui ne cessèrent pourtant de brandir *L'Esprit des Lois* dans leurs pamphlets. À ce sujet, Albertone aurait pu tirer meilleur profit du travail de Paul Cheney qui nuance fortement l'emprise des Économistes, et qui attire aussi l'attention sur l'enjeu colonial et l'esclavage (Paul CHENEY, *Revolutionary Commerce: Globalization and the French Monarchy*, Cambridge, Harvard University Press, 2010) – questions peu traitées par l'auteure alors même qu'elles sont primordiales pour les États-Unis. Certes, *l'Histoire des deux Indes* de l'abbé Raynal est citée à plusieurs reprises et son influence sur Crèvecoeur est discutée, mais on ne comprend pas vraiment comment ce texte essentiel vient nourrir le mythe agraire.
- 9 On peut aussi regretter que la pensée économique de la décennie révolutionnaire française soit quasi-absente de l'ouvrage, comme s'il s'agissait d'une parenthèse entre physiocratie tardive et Idéologie. Albertone mentionne à peine Étienne Clavière et ignore totalement G. J. A. Ducher alors que ces derniers sont des intermédiaires majeurs entre les États-Unis, la Grande-Bretagne et la France dans l'économie politique des années 1790. Il est vrai que les réflexions de Ducher, très influentes sous la Convention montagnarde, ont peu à voir avec le modèle de démocratie agraire qui intéresse l'auteure. Mais pourquoi ne pas mobiliser davantage les travaux de James Livesey qui aborde tout particulièrement ce sujet dans son étude du Directoire (James LIVESEY, *Making Democracy in the French Revolution*, Cambridge, Harvard University Press,

2001) ? La structure de l'ouvrage contribue peut-être à cette carence : il faut dire qu'Albertone est parfois gênée par ses allers-retours chronologiques, qui rendent la diachronie peu lisible. On a par exemple du mal à comprendre pourquoi le chapitre consacré à Jefferson précède celui qui traite de Franklin.

- 10 Si l'auteure impressionne par son ample maîtrise historiographique, l'ouvrage comporte néanmoins des points aveugles. D'une part, Albertone présente peu les projets alternatifs qui façonnèrent la jeune république américaine dans les années 1790. D'autre part, elle ne dialogue pas avec une historiographie américaine récente qui tend à nuancer l'opposition idéologique entre Hamilton et Jefferson. Ainsi la présidence jeffersonienne adopta-t-elle, en toute discrétion, des outils financiers légués par les Fédéralistes (Max EDLING, *A Hercules in the Cradle: War, Money, and the American State, 1783-1867*, Chicago, The University of Chicago Press, 2014). Dans quelle mesure la république agrarienne définissait-elle donc l'identité nationale des États-Unis ?
- 11 Ces limites, inhérentes aux ambitions d'une histoire transnationale, ne doivent pas faire oublier l'essentiel : l'ouvrage transforme radicalement l'historiographie relative à l'économie politique de la jeune République américaine. Il est désormais impossible de faire l'impasse sur le rôle majeur de la France dans la genèse du républicanisme aux États-Unis – un républicanisme enraciné dans une pensée économique plurielle.